

Dr B. MENAUT ¹, médecin de 2^e classe de l'Assistance.
Dr H. BAISEZ ², médecin major de 2^e classe des troupes coloniales.

LA LÈPRE AU CAMBODGE

(*Revue indochinoise*, 1919 ³)

[203]

CINQUIÈME PARTIE HISTOIRE D'UN FOYER LÉPREUX : THMEA

« Nulle part au Cambodge nous n'avons trouvé trace d'une importation par quelque lépreux venu d'ailleurs ».
(Rapport Barbezieux, page 173).

Le village de Thméa est situé aux confins des provinces de Mélouprey et de Tonlé-Repou, sur les dernières pentes occidentales du massif très peu connu qui couvre presque toute la moitié Sud de cette dernière province.

Ce massif nous a paru avoir son nœud, ses cimes les plus hautes dans la région où le O-Siemboc prend sa source (Voir la carte de la région de Thméa). Là se trouvent des plateaux de faible étendue, coupés de vallées étroites, ravins creusés par les eaux de ruissellement. De ci de là, de brusques soulèvements, hauts de 100 à 200 mètres, tantôt s'allongent en minuscules chaînes de montagnes, tantôt, par leur isolement, forment de véritables pics.

À partir de ce noyau central le sol s'abaisse de toutes parts vers les vallées des fleuves ou rivières qui coulent à la base du massif, le O Talat au nord, le Mékong à l'eEst, le Stung-Sen à l'ouest, par des collines à sommet aplati, adossées les unes aux autres, de moins en moins élevées, qui paraissent parfois rayonner du noyau central mais qui, en réalité, n'ont aucune direction d'ensemble et sont placées sans ordre, « comme [204] des œufs dans un panier », suivant l'heureuse expression cambodgienne. Au Sud, ce massif se prolonge par deux lignes de hauteurs séparant le bassin du Stung-Chinit ⁴, de celui du Stung-Sen à l'ouest et de celui du Mékong à l'est.

Les sommets de ce massif sont couronnés d'une forêt épaisse où la culture des raiis et les incendies ouvrent chaque année des déserts de plus en plus grands de brousse et de hautes herbes. Le sol à prédominance de silice parfois mélangée d'argile, plus rarement de calcaire, laisse à chaque pas émerger quelques-unes de ces roches gréseuses qui accusent en Indochine le soulèvement volcanique.

Dans les régions peu élevées de la périphérie, l'adossement irrégulier des collines crée de rares vallées plus larges, sortes de cuvettes que des dépôts de limon argileux (daï-kandeng) ont transformées en plaines de petite étendue, propices à la culture des rizières. Ces dépôts de limon argileux sont absolument comparables à ceux que nous avons étudiés ; fortement teintés en rouge dans leurs couches profondes par la

¹ Joseph-Bernard-Dominique Menaut (Parentis-en-Born, 6 mai 1879-Inhumé à Rion-des-Landes, le 22 février 1943) : chevalier de la Légion d'honneur (*JORF*, 15 janvier 1931)

² Henri-Louis-Eugène Baisez (La Rochelle, 27 avril 1882-20 août 1973) : chevalier de la. Légion d'honneur (*JORF*, 19 février 1927).

³ Voir *Revue Indochinoise* 1919, n° 5-6, 7-8 (mai-juin, juillet-août).

⁴ Le Stung-Chinit porte dans cette région le nom de O Poroung.

présence d'oxydes de fer, ils reposent sur un sol de sable et de gravier qui les sépare de la roche.

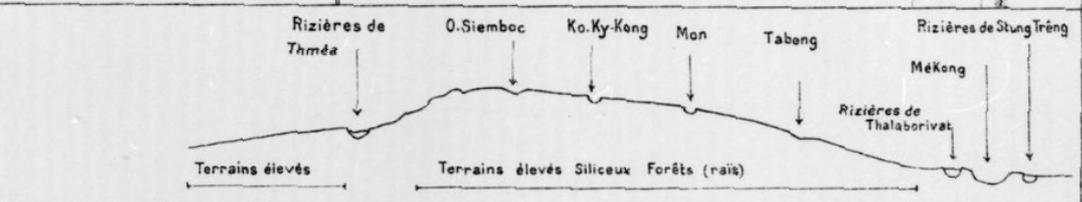
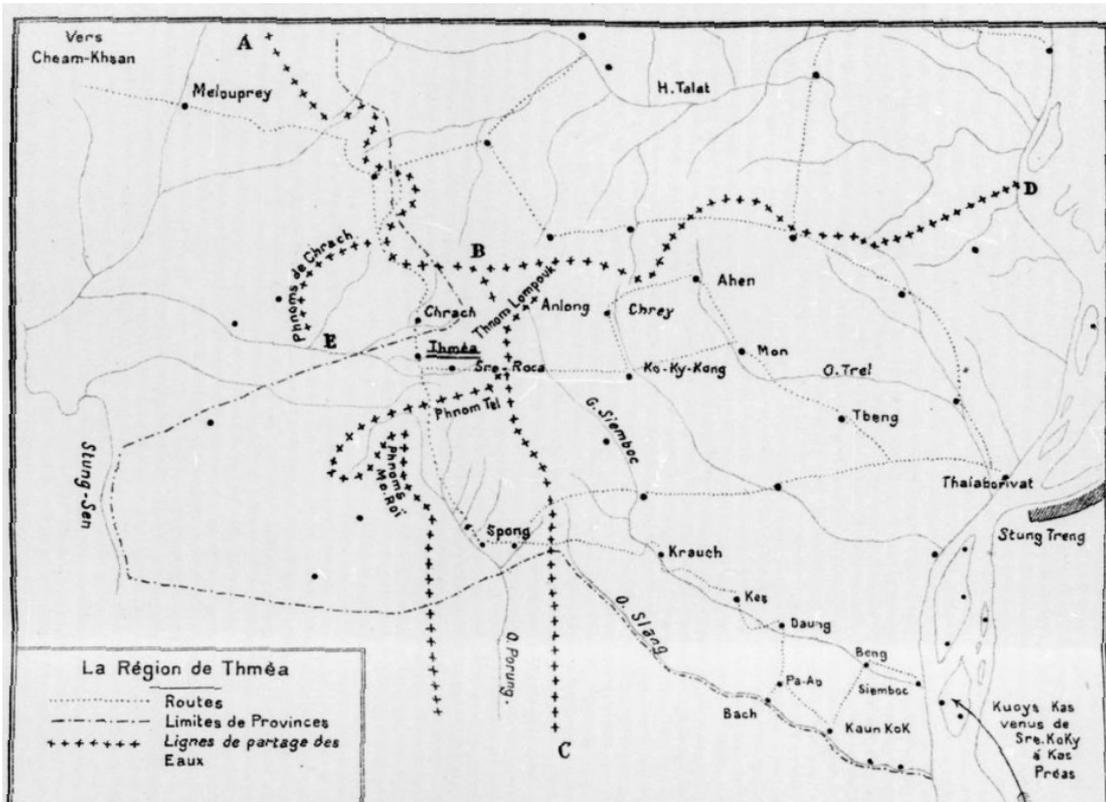
C'est en bordure d'une de ces plaines basses, inondées par les eaux de pluies, que s'élève le village de Thméa, adossé à la forêt qui descend des pentes du plateau ; Thméa comptait jadis plus de 40 maisons, et le village couvrait un peu plus d'un hectare. À la suite d'incidents consécutifs à l'apparition de la lèpre et dont nous reparlerons plus loin, le village perdit la moitié de son importance. Actuellement les 27 misérables paillotes qui subsistent occupent à peine la moitié du terrain que couvrait l'agglomération primitive.

La population y est de 203 individus, cultivant une trentaine d'hectares de rizières. Elle est de race Kuoy, appartenant à la tribu des Kuoy Ak.

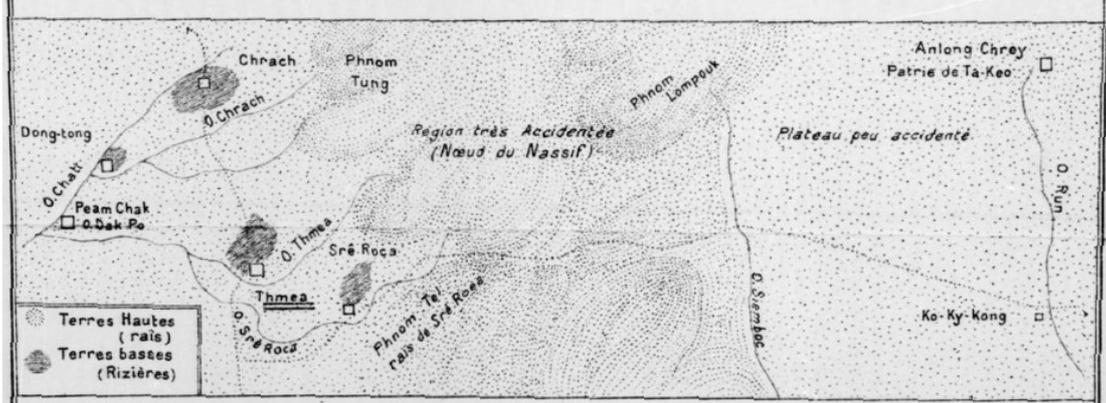
Celle-ci compte dans la province de Tonlé-Kepou deux groupes :

1° — Un groupe Nord qui comprend les villages de Chrach, Thméa, Koky-Kong, Anlong-Chrey, Andoeuk-Kraham, et quelques petites agglomérations secondaires dépendant de ces villages principaux et situées dans leur voisinage.

2° — Un groupe Sud qui comprend les villages de Kaun-Kok, Kaun-Kleng, Péam-Thnot, Kraham, sur le O Slang, Pào sur le O Paâc, affluent du O Slang, Beng sur le O Siemboc.



Profil schématique de la route de Thalaborivat à Thméa par Mon et Ko-Ky-Kong.



A l'Ouest de A.B.C. Bassin du Toulé sap - A l'Est de B.C. Bassin du Mékong - E.B. Montagnes de Chrach, en 1/2 cercle, fermant au N. et au N.O. l'horizon de Thméa - au Sud de Thméa, le Phnom Tel se relie à une multitude de mamelons disposés sans ordre, « comme les œufs dans un panier », suivant l'expression cambodgienne - Les mamelons, les Phnom « Mo-Roi » ou les « cent montagnes » fournissent les eaux du Porung, et se prolongeant vers le Sud, séparent le bassin du Porung de celui du Stung-Sen.

[205] Kaun-Kok est le plus gros village de ce deuxième groupe.

Interrogés sur leur origine, les éléments du deuxième groupe répondent qu'avant d'habiter leurs villages actuels, leurs parents habitaient le gros village d'Anlong-Kedey, aujourd'hui disparu, qui se trouvait sur le O Siemboc, un peu en aval du village de Daung, et qu'ils sont des descendants des Kuoyos de Thméa. Bien qu'ignorant depuis quelle époque leurs aïeux quittèrent la région de Thméa, ils affirment qu'il y a longtemps.

Les Kuoyos Ak sont, de tous les Kuoyos, ceux qui ont le mieux conservé non seulement leurs usages, mais encore leur dialecte primitif dont ils se servent toujours entre eux, alors que les autres tribus Kuoyos emploient ordinairement un cambodgien plus ou moins déformé.

Le dialecte des Kuoyos Ak n'a rien de commun avec la langue cambodgienne. Alors que le Cambodgien ne prononce qu'exceptionnellement les R, on est surpris de l'abondance et du roulement des R dans le dialecte kuoy ; les dialectes champuons, klung, pralac, kavet, djarai offrent le même caractère. On trouve dans le dialecte kuoy des mots presque semblables à leurs équivalents de ces dialectes khas⁵ ; les noms des nombres de 1 à 10 y sont presque identiques ; comme les Khas, les Kuoyos n'ont pas d'écriture. Les villages des Kuoyos Ak ressemblent aux villages kuoyos déjà décrits, et l'hygiène des membres de cette tribu est aussi défectueuse que celle des membres des tribus voisines.

Nous nous contenterons de rappeler ici les intéressantes densités au travail et au repos :

Densité au travail = habitants/espaces cultivés : 676 habitants au Km²

Densité au repos (a) = habitants/aire du village : 40.600 habitants au Km²

(b) = habitants/maisons 7,5 habitants par paillote

Les deux premiers chiffres sont formidables et pour ceux qui savent combien sont rudimentaires et exiguës les paillotes de Thméa, le troisième à son éloquence.

[206]

*
* * *

Afin de répondre par avance aux objections qui pourraient nous être faites au sujet de l'authenticité des dates que nous donnons, nous avons résumé ci-dessous en quelques lignes la façon dont le Cambodgien décompte les années. Comme tous les indigènes, il a peu la notion des dates ; il ne conserve même qu'un souvenir très vague des plus importantes ; il ignore jusqu'à sa date de naissance. En consultant le tableau que nous donnons ici, les plus incrédules pourront se rendre compte qu'il est possible, avec un peu de patience, d'obvier aux inconvénients de cette indifférence de l'indigène pour la chronologie et que nous pouvons nous porter garants de l'exactitude des dates que nous donnons.

⁵ Manger : dialecte kuoy ak : CHA. Dialectes khas précités: CHA
Eau : dialecte kuoy ak : : DAK Dialectes khas précités: : DAK

NOM DES ANNÉES	NUMÉROS DE LA DÉCADE	CYCLE CAMBODGIEN DE 60 ANS					
		1 ^{re} décade	2 ^e décade	3 ^e décade	4 ^e décade	5 ^e décade	6 ^e décade
Année du Cochon (Kor) . . .	1 ^o de la décade Ekâsak	1	63	5			
— Rat (Chût) . . .	2 ^o — Tusak	2	54	6	7	9	
— Buffle (Chhlâu) .	3 ^o — Treysak	3	45	7	8	10	2
— Tigre (Khal) . . .	4 ^o — Chêthvasak	4	36	8	9		3
— Lièvre (Thâs) . .	5 ^o — Panchasak	5	27	9	10	1	4
— Dragon (Rung) . .	6 ^o — Chhâsak	6	18	10		2	5
— Serpent Mosanh	7 ^o — Sâpposak	7	19 ¹⁷		1	3	6
— Cheval (Momi) . .	8 ^o — Athâsak	8	9		2	4	7
— Chèvre (Momé) . .	9 ^o — Nupposak	9	10	1	3	5	8
— Singe (Vok) . . .	10 ^o — Samrethisak	10	18	2	4	633	9
— Poule (Roka) . . .	1 ^o de la décade Ekâsak		27	3	5	7	0
— Chien (Chor) . . .	2 ^o de la décade Tusâk			4	6	8	

Le cycle cambodgien est un cycle de 60 ans ; il comprend 6 décennies ⁶ de 10 ans chacune ; mais pour désigner ces 10 années, le Cambodgien emploie 12 noms (voir le tableau) ; de sorte que la première décennie n'utilisant que les 10 premiers noms, la première année de la deuxième décennie prend le onzième nom ; elle devient l'année de la Poule. L'année du Cochon, qui avait le numéro 1 dans la première décennie, prendra successivement les numéros 3, 5, 7, 9 dans les suivantes, chaque nom d'année reparaissant par conséquent cinq fois dans le cycle.

[207] Il est donc possible lorsqu'un indigène connaissant bien sa date de naissance déclare qu'il est né dans l'année du Singe, 10^e de la décennie, de savoir qu'il est né obligatoirement dans l'année du Singe qui termine la première décennie du cycle. Sachant en outre que 1917 (Mai) par exemple, porte le nom d'année du Serpent, 9^e de la décennie, il suffit de remonter dans la décennie les années passées en comptant 1,2,3... par année, pour savoir que cet indigène a 9 ans, L'année du Singe ayant occupé il y a 9 ans le numéro 10 dans la décennie⁷.

En fait, ce calcul n'est pas aussi précis que nous l'indiquons. Il n'y a pas concordance absolue entre l'année française et l'année cambodgienne Nos années chevauchent sur deux années cambodgiennes ; c'est ainsi que 1917 est l'année du Dragon et du Serpent ; mais pour la question qui nous occupe, une approximation à six mois près suffit.

Ce qui complique encore ce calcul, c'est l'ignorance habituelle de de la situation qu'occupe dans la décennie l'année au cours de laquelle il est né. On ne peut plus la situer dans le cycle, puisqu'un individu qui est né dans l'année du Singe, par exemple,

⁶ Et non décade : 10 jours.

⁷ Ce chapitre ayant été écrit en 1917, le lecteur voudra bien se replacer à cette date.

peut avoir 9, 21, 33, 45 ou 57 ans, etc., sans avoir recours à un artifice. Prenons par exemple le cas du lépreux Meas dont il sera souvent parlé dans la suite. Interrogé sur son âge, il nous a toujours répondu qu'étant très vieux, il ne se rappelait plus que le nom de l'année dans laquelle il était né, l'année du Singe.

Or Meas se rappelle qu'il s'est marié à 25 ans et que sa fille Sao, âgée actuellement de 44 ans, est née dans la première année de son mariage. Ces indications nous permettent déjà de dire qu'étant né dans l'année du Singe, il peut avoir au moins 67 ans et au plus 81 ans, puisque les individus nés dans l'année du Singe, conformément à notre tableau, peuvent avoir 9, 21, 33, 45, 57, 69, 81, etc... ans. S'il avait 67 ans, il aurait eu sa fille à 13 ans, s'il en avait 81, elle serait née quand il avait 37 ans. Or Meas affirme qu'il n'a été ni aussi précoce, ni aussi tardif. Enfin, en considérant ce vieillard, on se rend facilement compte que c'est un homme qui a plus de 57 ans et moins de 81 ans, un écart de 24 ans, même dans une physionomie indigène, s'apprécie aisément ; Méas, né dans l'année du Singe, ne peut donc avoir que 69 ans. Il est donc né en 1848.

On peut de même calculer par le même procédé la date à laquelle s'est passé un fait quelconque. Si un individu déclare que tel événement [208] s'est passé en l'année du Singe par exemple, et qu'il a compté deux années du Singe depuis l'évènement, il suffit de rechercher à partir de l'année actuelle (1917) qui est celle du Serpent, la troisième année du Singe écoulée antérieurement, pour savoir que l'évènement a eu lieu il y a 33 ans, soit en 1884. C'est d'après cette méthode qu'ont été calculées toutes les dates intéressant le foyer de Thméa.

*
* *

Jusqu'en 1852, le khum de Thméa ignorait la lèpre, comme l'ignorent encore aujourd'hui tous les autres khums de la tribu des Kuoy Ak, ainsi qu'il résulte des déclarations très catégoriques recueillies sur place :

1° — de l'Achar⁸ Sâr, né en 1852, encore vivant en 1917.

2° — du lépreux Méas, né en 1848, encore vivant en 1917.

3° — du vieillard Sao, né en 1832, interrogé en 1915 en 1916 et décédé en fin 1916.

« Mon grand-père, nous disait Sao, avait à peu près mon âge lorsque la lèpre a débuté à Thméa. Il n'en avait jamais connu chez les Kuoy Ak. Ses parents ne lui en avaient jamais parlé ».

Cette déclaration, étant donné l'âge de cet homme, nous permet de remonter à près d'un siècle et demi en arrière ; elle est, en outre, confirmée par cet autre interrogatoire de la femme Néang Mon du village de Paào du groupe Sud des Kuoy Ak. « Nous sommes parents, nous disait-elle, des Kuoy de Thméa et de Chrach. Le vieux Sao⁹, chef actuel du village de Chrach est mon oncle. Il est d'une vingtaine d'années plus âgé que moi ; il était beaucoup plus jeune que mon père. Pour moi qui suis née à Anlong-Kedey, je dois avoir de 60 à 65 ans ». En réalité, Néang Mon paraît cet âge et il est vrai que le chef du village de Chrach, Sao est son oncle. « Je n'ai jamais connu de lépreux parmi nous, ajoute-t-elle, ce n'est que pour l'avoir entendu dire par un des miens qui était allé voir mon oncle, que je sais qu'il y a des lépreux parmi nos parents, les Kuoy Ak de Thméa.

Les éléments du groupe Sud qui ne comptent pas de lépreux parmi eux, affirment qu'ils ne connaissaient pas la lèpre alors qu'ils ne [209] formaient qu'une seule tribu avec le groupe Nord ; la lèpre du groupe Nord, noyau primitif, est donc postérieure à la

⁸ Achar : Savant docteur, devin.

⁹ Ce Sao, qui porte le même nom que le vieillard né en 1832, en est un parent éloigné.

division en deux groupes de la tribu des Kuoy Ak ; elle apparut dans le groupe Nord en 1852.

*
* *
*

À cette date de 1852, le village de Thméa était beaucoup plus grand qu'aujourd'hui ; il comptait alors plus de 40 maisons.

Les villages voisins étaient Chrach au nord, Dang-Tong au nord-nord-ouest, Sré-Boca au sud-est. Ce village venait d'être formé par des Kuoy Ak descendus de Phnom-Lompouk qu'ils habitaient auparavant. Sré-Roca était plus petit qu'aujourd'hui.

« J'avais exactement 20 ans (donc en 1862), je m'en souviens parfaitement, nous disait Sao, quand un nommé Ta-Kèo vint d'Anlong-Ohrev s'établir à Khméa ; il était marié, mais n'eut jamais d'enfant ». « Nous connaissions, à cette époque, la lèpre, comme on connaît le nom de beaucoup de choses que l'on n'a jamais vues. Nous savions aussi que les lépreux étaient insensibles et qu'il existait plusieurs formes de lèpre » — « Nous nous sommes aperçus que Ta-Kè était lépreux 3 ou 4 ans après son arrivée, parce qu'il était insensible à la piqûre des moustiques et qu'un jour, en faisant cuire son riz, il se brûla sans s'en apercevoir. Il avait en outre la peau comme enflée par endroits et comme pleine de grains de riz. Ses oreilles et ses lèvres étaient très grosses. Je ne pense pas que Ta-Kéo était lépreux à son arrivée ; il pouvait cependant bien l'être, puisque personne parmi nous ne pensant à la lèpre, ne le déshabilla ou le piqua. Nous l'avions admis parmi nous, sans l'interroger, suivant la coutume, puisqu'il était de notre race ».

Le lépreux Méas est tout aussi affirmatif dans ses réponses.

« Je marchais déjà, disait-il, quand Ta-Kéo est arrivé ; je devais avoir 4 ou 5 ans (soit en 1852-53). La dernière fois que je l'ai vu, c'était à Anlong-Chrey ; je devais avoir 20 ans (donc en 1868). Il était vieux. Sa lèpre n'était pas comme la mienne ; il n'avait pas d'ulcères, mais sous la peau, des boules grosses les unes comme des grains de paddy, les autres comme des graines de cotonnier. Il souffrait beaucoup des yeux et mourut un ou deux ans après ».

Pour aider Méas à rechercher dans ses souvenirs, nous lui avons posé les questions que nous reproduisons ci-dessous, ainsi que ses réponses :

D. — Y avait-il longtemps que Ta-Kéo était parti de Thméa quand vous l'avez vu à Anlong-Chrey ?

[210] R. — 4 ou 5 ans. (Ta-Kéo aurait donc habité Thméa de 1852 à 1863-64, soit 11 ou 12 ans).

D. — Était-il lépreux en arrivant à Thméa ?

R. — Je ne sais pas où Ta-Kèo a pris sa lèpre ; que ce soit à Thméa ou auparavant à Anlong-Chrey, je suis bien sûr que c'est peu de temps après son arrivée parmi nous, un ou deux ans au plus peut-être, que nous nous sommes aperçus qu'il était lépreux.

D. — Quels furent les premiers lépreux après Ta-Kèo ?

R. — Ce furent Chhay-Méas que j'ai -beaucoup connu et qui m'aimait beaucoup et Pring-Sou.

D. — Ces personnes étaient-elles beaucoup plus vieilles que vous ?

R. — Chhay-Méas aurait pu être mon père, Pring-Sou avait 3 ou 4 ans de moins que lui.

D. — Quand s'aperçut-on qu'ils étaient lépreux ?

R. — Un ou deux ans avant le départ de Ta-Kèo pour An-long-Chrey ; Chhay-Méas fut atteint le premier, Pring-Sou le second, un an environ après.

Aux mêmes questions, Sao répond que les premiers lépreux furent Chhay-Méas et Pring-Sou, à une année d'intervalle, et six à sept ans après l'arrivée de Ta-Kèo. Cette affirmation permet de fixer à 1859-1861 l'apparition de la lèpre parmi les habitants proprement dits de Thméa. Sao et Méas ont été interrogés dans des conditions de lieu et de temps qui rendent toute entente entre eux impossible ; Sao le fut à Thméa même et Méas une heure après, à 6 kilomètres de Thméa, dans la forêt de Prey-Nhak où il habitait une misérable hutte de feuillage. Il ne put donc y avoir aucune entente entre eux au sujet de leurs déclarations.

L'Achar Sâr interrogé en dernier lieu, confirme la non-existence de la lèpre à Thméa avant 1852. « Mes parents, disait-il, m'ont raconté que Ta-Kèo était arrivé à Thméa l'année de ma naissance. Je ne me rappelle ¹⁰ que son nom et la curiosité qu'éveillait chez les habitants du village sa peau boursouflée et son insensibilité aux piqûres des moustiques. Personne n'avait encore jamais vu pareille chose ».

[211] Par les déclarations qui précèdent, il est donc acquis que la lèpre était inconnue à Thméa avant 1862, époque à laquelle un étranger nommé Ta-Kèo vint s'y installer, et que ce Ta-Kèo fut reconnu atteint de lèpre peu après son arrivée. À partir de cette époque, la lèpre fit de nombreuses victimes à Thméa.

*
* * *

Les premiers habitants atteints furent, ainsi que nous l'avons dit, les nommés Chhay-Méas et Pring-Sou reconnus lépreux vers 1860.

« Chaque année, nous disait-Sao, de nouveaux cas de lèpre apparurent. Vers 1887-88, pour des causes diverses et en particulier à la suite d'une violente épidémie de choléra, plusieurs lépreux moururent. Quatre seulement survécurent, les nommés Som, Chan, Méas, et la nommée Néang-Char ».

Jadis, les habitants de Thméa pouvaient contracter mariage avec ceux des villages voisins, comme cela se pratique encore aujourd'hui dans les autres tribus Kuoy. Mais à partir de cette date, les villages voisins refusèrent de s'allier aux gens de Thméa ; les jeunes gens de Thméa ne purent plus se marier qu'entre eux. Pour tenter de lutter contre la lèpre cause de cet ostracisme, le chef Mao divisa Thméa en 3 lots et à chaque lot, il assigna une résidence.

Chhay-Méas et la femme Néang-Char formèrent le premier lot qui s'installa à l'ancien village de Phnom-Lompouk, laissé libre par l'exode de ses habitants à Sré-Roca.

Som et Chan avec leurs familles formèrent le second qui alla fonder le village de Péam-Chak en aval de Thméa.

Les familles indemnes qui pouvaient le désirer furent autorisées à se joindre à ces deux groupes ; mais la plupart restèrent à Thméa et formèrent le 3^e lot indemne.

— Lot de Phnom-Lompouk —

Chhay-Méas et la femme Néang-Char moururent de fièvre quelques années après leur arrivée à Phnom-Lompouk et y furent enterrés.

Néang-Char, qui avait été abandonnée par son mari avant la scission de Thméa (un nommé Sok ¹¹ également lépreux) laissant un fils Tep, [212] né en 1883 et alors âgé de 10 ans. Char mourut vers 1893-94, soit 6 ou 7 ans après son arrivée à Phnom-Lompouk.

¹⁰ Sâr était en effet très jeune. Il avait 13 ans, quand Ta-Kèo quitta définitivement Thméa pour Anlong Chrey où il devait mourir.

¹¹ Ce Sok, près avoir abandonné sa femme et son enfant, était allé rejoindre des parents à Sré-Kandal. Il revient plus tard à Thméa : c'est lui qui figure sur la liste générale de 1905 avec le n^o 11. Il mourut à Sré-Kandal où il était retourné, à une date que nous ne pouvons préciser.

Le chumtup actuel du village de Thméa, Srev, dont le numéro 34 était la tante et qui faisait partie des émigrés de Thméa à Phnom-Lompouk, assure qu'ils restèrent 17 ans à Phnom-Lompouk.

Pendant cette période de 17 années, il y eut deux nouveaux cas de lèpre à Phnom-Lompouk : Tep, fils de Sok lépreux et de Néang Char lépreuse, et Chey. Tep fut atteint vers l'âge de 5 ans, soit un ou deux ans après avoir quitté Thméa. Chey, né la même année que Tep soit en 1883, camarade de jeux et ami de ce dernier, fut atteint à 21 ans, soit en 1904 — Il n'y avait jamais eu de lèpre dans sa famille. Il vit encore et à un frère indemne. Tous deux revinrent à Thméa. Tep y mourut en fin 190b, Chey y habile toujours.

Tout le lot de Phnom-Lompouk ne revint pas à Thméa, la moitié alla grossir le village de Sré-Roca ¹². Depuis cet abandon de Phnom-Lompouk, les habitants de Thméa y revinrent plusieurs fois, mais ce fut toujours pour des motifs agricoles. Les terres de Phnom-Lompouk, sablonneuses, les unes noires, les autres rouges, sont des terrains favorables à la culture des rāis. Le dernier déplacement eut lieu il y a deux ans.

— Lot de Péam-Chak —

Vers 1887-88, à sa création, le village de Péam-Chak avait 6 maisons et deux lépreux, dont Chan qui y meurt à une date que nous ne pouvons préciser et qui y est enterré, et Som.

Il y a environ 18 ans, soit vers 1899, un tigre ayant enlevé deux personnes dans la même nuit, Péamchak fut abandonné ; il y avait alors 9 maisons. Une partie des habitants alla grossir le village de Kaun-Chruk, l'autre se retira à Dang-Tong.

Dans ce dernier groupe, se trouvaient Som, le lépreux venu de Thméa, âgé de 46 ans et qui meurt 4 ou 5 ans après et deux femmes Néang Nha, 40 ans, et Néang Sok, 42 ans, vieilles filles vivant le plus souvent ensemble bien que sans aucun lien de parenté entre elles, toutes deux atteintes de lèpre depuis 7 ou 8 ans. Vers 1909-10, une épidémie intense de choléra obligea les habitants de Dang-Tong à quitter leur village. Une partie alla à Kaun-Chruk, 1 autre à Chrach ; ce dernier groupe comprenait les deux lépreuses dont il vient d'être parlé Néang N ha et Néang Sok qui moururent à Chrach en 1913.

[213] Il y a actuellement dans ce village deux lépreux, un nommé Som âgé de 31 ans, et un nommé Prom âgé de 32 ans, nés à Chrach dont nous parlerons tout à l'heure.

— Lot de Thméa —

« Deux ans après la mesure prise par Mao, lorsque nous nous croyions tous débarrassés de la lèpre nous dit-Méas, je fus pris à mon tour d'une fièvre violente ; je souffrais de partout et ne pouvais me remuer. Mon nez coulait beaucoup et je respirais difficilement.

« Cette fièvre dura trois jours.

« Le quatrième jour, mon corps se couvrit de taches rouges où la peau était épaissie, comme enflée et insensible. Ce début étant le début de la lèpre, je compris que j'étais atteint à mon tour » — « Je devais avoir 40 ans, environ ma fille Mao était déjà mariée ». — En réalité, Méas, âgé aujourd'hui de 69 ans, fut atteint à 42 ans, soit 1890.

Après le cas de Méas, d'autres cas se produisirent. Le chef Mao, voyant que ses premières mesures avaient échoué, pensa que l'unique puits où le village s'alimentait en eau à la saison sèche était la cause du mal. Ce puits, sans margelle, creusé en face du village dans les rizières, était constamment souillé par les déjections des animaux domestiques, bœufs, buffles, etc. En outre et surtout, il était intérieurement revêtu de planches de koki ; or, les Kuoy de Thméa croient que la résine de koki dissoute dans l'eau prédispose à la lèpre. Le puits fut abandonné. Durant la saison sèche, les habitants

¹² Sré-Roca ne présenta jamais de cas de lèpre.

de Thméa prirent l'habitude de creuser le lit même de l'O Thméa pour avoir de l'eau. « La lèpre continua néanmoins, dit Méas, à faire des victimes. Il n'y eut jamais d'épidémie véritable, mais on voyait un ou deux cas tous les ans ; parfois une année se passait sans nouveau cas. Depuis 1904, il semblait que tout fut fini, quand ma fille Mao fut à son tour prise en 1913 ».

Depuis cette époque, il n'y a pas eu de nouveaux cas à Thméa. Les lépreux y sont aujourd'hui au nombre de trois :

- 1° — Chey, contaminé à Phnom-Lompouk ;
- 2° — Méas, contaminé à Thméa ;
- 3° — Mao, sa fille âgée de 44 ans, contaminée à Thméa.

Nous avons réuni dans le tableau ci-joint tous les cas de lèpre qui ont été constatés à Thméa depuis 1862. Antérieurement à 1905, il n'y a aucun renseignement officiel, la province était siamoise et les « poux de bois », affirme le Gouverneur, ont détruit les archives. Postérieurement à cette date, voici les documents qui nous ont servi à établir cette liste de lépreux.

[214]

— 25 novembre 1905. Enquête administrative. 20 lépreux vivants à Thméa dont 14 hommes et 6 femmes.

— 1908 — Enquête administrative ordonnée par la circulaire n° 119 du 22 novembre 1908 du Résident supérieur. Nous trouvons dans la réponse du résident de Stung-Treng (1909) : « Le nombre des lépreux actuellement vivants à Thméa est de 20 » — pas d'indication de noms, d'âge ou de sexe.

— 1910 — Rapport médical annuel. Le médecin parlant de l'augmentation rapide du nombre des lépreux à Thméa, signale 31 cas de lèpre. Comme il n'existe aucune trace d'enquête administrative à cette époque, il doit s'agir là d'un chiffre relevé par le médecin lui-même au cours d'une tournée. Aucune indication de noms, d'âge, de sexe.

— 5 mars 1913 — Enquête administrative. Liste nominative de 26 lépreux vivants : 14 hommes et 12 femmes.

— 24 septembre 1914 — Enquête administrative. Liste nominative de 11 lépreux : 9 hommes et 2 femmes.

— 20 Novembre 1915 — Enquête personnelle : 5 lépreux vivants à Thméa dont 4 hommes et 1 femme.

— Février 1916. Enquête personnelle : 3 lépreux vivants dont 1 femme.

— Mai 1917. Enquête personnelle. Il existe toujours à Thméa 3 lépreux, 2 hommes et 1 femme.

La plupart de ces documents sont entachés d'erreurs, malgré tous les cachets, signatures, estampilles, sceaux, etc... dont ils sont couverts et ne peuvent servir à une étude sérieuse. En les compilant avec toute l'honnêteté scientifique possible, on arrive au chiffre aussi fantastique que fantaisiste de 70 lépreux, ce qui est faux. — Cela tient à ce que certains textes sont en laotien et d'autres en cambodgien et à ce que le génie de ces deux langues veut que le même nom, écrit différemment, semble se rapporter à deux individus, alors qu'en réalité, il ne se rapporte qu'à un seul.

C'est ainsi que le Plom de 1905 est le Prom de 1913, le Kéo-chau-Prom de 1915. — Cheuï devient Chey ; Deng Mia devient Néang Méas, etc.

En outre, la fantaisie des enquêteurs au sujet de l'âge des lépreux s'est donné libre cours. Prom qui, en 1905, a, d'après les statistiques, 59 ans, en a 63 en 1913 ; puis rajeunissant, en 1914, il n'en a plus que 60 et enfin 59 en 1915, année dans laquelle il meurt à l'âge de 61 ans. La liste que nous donnons a été établie sur place par l'interrogatoire des personnes du village qui ont connu les lépreux cités. Si elle n'est pas exacte, elle doit cependant se rapprocher sensiblement de la vérité.

Ces lépreux, étrangers au village, furent les premiers lépreux que l'on connut à Chrach. Les vieillards affirment qu'il n'y en avait jamais eu auparavant et qu'ils se souviennent parfaitement du début de la lèpre à Thméa.

Il existe actuellement deux lépreux à Chrach : Prom et Som dont nous avons précédemment cité les noms.

Prom est âgé de 32 ans. Sa lèpre débuta il y a 5 ou 6 ans. Lèpre à forme nerveuse : mains en griffe, atrophie des éminences thénar et hypothénar, anesthésie en bande des deux côtés, symétrique, remontant jusqu'à une dizaine de centimètres au-dessous du coude.

« J'ai la lèpre depuis 6 ans, nous dit-Prom. Un matin, en revenant de Thméa où j'avais passé la nuit, j'ai été pris d'une fièvre intense, extrêmement forte, accompagnée d'un abondant rhume de cerveau. Je souffrais de partout. Malgré ces douleurs, la lassitude était telle que je m'endormais à chaque instant. Les douleurs me réveillaient cependant aussitôt. Le 4^e jour, la fièvre tomba ; des plaques rouges où la peau [216] était épaissie et insensible couvrirent ma figure et mon corps, surtout le dos, etc. Voyant que j'étais lépreux, je partis au Siam où je restais un an chez un ancien lépreux qui s'était guéri avec des plantes de la forêt. Il y a un peu plus de deux ans que mes mains ont commencé à maigrir et mes doigts à se plier en crochet. Actuellement je travaille encore aux rizières, mais je suis comme les buffles ; dès qu'il fait chaud, je suis obligé de cesser. Je suis cependant grand, et autrefois j'étais fort » — En réalité, c'est un bel homme — « Je crois bien avoir attrapé la lèpre à Thméa, ajoute-t-il en terminant, car depuis l'âge de 18 ans environ, j'y allais très fréquemment de jour et de nuit, courir les filles ».

Som est âgé de 31 ans. Sa lèpre débuta il y a sept ans. Les débuts furent identiques à ceux de Prom, seulement la fièvre ne dura que 3 jours et les taches s'accompagnèrent de bulles qui s'ulcérèrent.

C'est une lèpre à forme mutilante : amputations des doigts des deux côtés, anesthésie et thermo-analgésie à droite et à gauche, en gouttière, presque segmentaire à droite.

Ce cas peut se rattacher soit à Thméa soit à Chrach.

Le père de Som, né à Thméa et décédé, n'eut pas de lèpre. La mère de Som est vivante. Née à Chrach, elle a 60 ans. Elle présente sur les épaules, les bras, les mains, de larges cicatrices étoilées, blanchâtres ; mains en griffe par rétractions tégumentaires. Ces cicatrices relèveraient d'ulcérations (7) qu'elle aurait eues il y a 4 ans. Jusqu'à cette époque, elle aurait toujours été bien portante. On ne relève chez elle aucun stigmate de lèpre.

Som est marié ; sa femme est indemne, son enfant aussi.

Il est en relations quotidiennes d'amitié et d'affaires avec les gens de Thméa. Il n'a jamais voyagé et n'a jamais quitté Chrach que pour Thméa.

Cela suffirait peut-être à expliquer sa lèpre, mais il se peut aussi qu'il se soit contaminé à Chrach même ; d'abord, parce que Chrach connut les deux lépreuses Néang-Nha et Néang Sok qui y sont enterrées et à cause du cas suivant :

Il s'agit d'un nommé Mao, 50 ans habitant le village de Mon (Phum-Thmeï). Ce Mao est né à Chrach ; il y vécut jusqu'à 12 ans. De onze à seize ans, il habita Chhey, à 16 ans, il vint à Mon. Il est marié à une femme bien portante ; il a 4 enfants dont l'aîné est âgé de 18 ans ; ces enfants sont bien portants. Il se présenta pour la première fois à l'ambulance de Stung-Treng en 1915, pendant une de nos absences (tournée), demandant de l'iodure.

Sa main droite, face dorsale, présentait un ulcère entouré d'une cicatrice blanche étoilée, se prolongeant sur la face dorsale des doigts [217] et ayant amené par rétractions une main en griffe. Main gauche normale — pas d'onyxis. L'infirmier de service se basant sur le fait qu'il n'avait pas d'onyxis et qu'il souffrait surtout la nuit,

pensa à une gomme syphilitique et lui donne l'iodure demandé. L'infirmier avait peut-être raison ; en tous cas, l'ulcère disparut assez rapidement.

Il se présenta à nous ensuite en mars 1917 pour le motif suivant :

« Depuis que je suis guéri de ma plaie, nous disait-il, je deviens chaque jour de plus en plus insensible des mains. Je n'ose plus porter ma marmite de riz, tant j'ai peur de la laisser tomber. Je suis obligé de la serrer entre mes avants-bras et même de la tenir embrassée contre ma poitrine ». Ce signe, auquel nous donnerons le nom de « signe de la marmite », est souvent donné par les lépreux comme signe de début, il est fort juste. L'anesthésie étant en bande avant d'être segmentaire et la bande anesthésique, cubitale avant d'être en gouttière, la face antérieure des avants-bras dont se servent les lépreux pour tenir leur marmite quand ils n'ont plus confiance en leurs mains, est bien celle que nous trouvons la dernière restée sensible.

À l'examen, Mao présente de l'anesthésie segmentaire remontant à 15 centimètres au-dessus du poignet droit, plus profonde en arrière qu'en avant où il a plutôt de l'hypoesthésie.

À gauche, anesthésie en gouttière remontant jusqu'au coude. Thermo-analgésie des deux côtés.

Léprômes cubitaux avec irradiation sous forme de fourmillements (agréables au dire du malade) à la moindre pression.

Mao est peut-être syphilitique ; son père présenta sur les épaules et dans le dos des cicatrices analogues à celles qu'il présente lui-même sur sa main ; mais comme il travailla jusqu'à sa mort sans jamais se plaindre d'insensibilité, il faut écarter le diagnostic de lèpre chez lui, pour accepter plutôt celui de syphilis ; il y a lieu toutefois de partager les craintes de Mao qui a peur de devenir lépreux, car les symptômes qu'il présente sont bien ceux d'une lèpre au début.

Ce cas serait originaire de Chrach ce qui autoriserait à supposer que Som fut aussi contaminé dans ce village.

*
* * *

Il n'existe à notre connaissance dans la province de Tonlé-Repou que 2 cas de lèpre : 1 à Siemboc ; il s'agit d'un Chinois que nous trouvons signalé comme lépreux dans le carnet des maladies transmissibles en 1913. C'est un cas qui n'a rien à voir avec Thméa (Cas d'importation) ; [218] 1 cas au nord de Tolaborivat, cas d'importation également, dont nous parlerons au chapitre « Prophylaxie ».

*
* * *

Pour le véritable « Nhà-quê », la pathologie interne est des plus simples. Il y a seulement de bons et mauvais génies, et des jeteurs de sort qui peuvent mélanger à la nourriture quotidienne des individus des substances diverses, le plus souvent des os de poulet ou de tigre, ou des peaux de buffle, os et peaux qu'ils ont le pouvoir de comprimer à tel point qu'ils sont invisibles dans les mets, et ne prennent que dans l'estomac de la victime choisie leurs dimensions normales. [La maladie est l'entrée d'un mauvais génie dans un corps jusque là sain, ou l'intervention d'un jeteur de sorts](#) ; l'épidémie est la traduction de la colère d'un mauvais génie vis-à-vis d'un groupe d'individus ou d'un village. Le traitement d'une affection due à l'entrée dans le corps du malade d'un mauvais génie, consistera à chasser ce mauvais génie par l'appel d'un bon génie qui luttera contre le mauvais, et par la terrorisation de ce dernier à grand renfort de tam-tams, de gongs etc. ; si l'affection est due à l'intervention d'un jeteur de sort, on aura recours à un autre sorcier qui, prestidigitateur habile, aspirera de sa bouche

appliquée au point douloureux la cause de la maladie et présentera toujours au malade l'esquille d'os ou la minime parcelle de peau qui mettait ses jours en danger.

Pour enrayer une épidémie, il suffira de construire un minuscule radeau que l'on chargera d'une non moins minuscule pagode, contenant les offrandes faites au génie irrité ; le radeau sera lâché au milieu du fleuve, abandonné au fil de l'eau ; mauvais génie et offrandes iront se perdre sur quelque rive plus ou moins éloignée. Si le génie se montre récalcitrant, le village, chez les races nomades, se déplacera tout entier. Les manguiers, jacquiers, cocotiers que l'on est parfois surpris de trouver en pleine brousse sont les témoins muets de pareils drames.

C'est simple, mais peu nutritif pour un étiologiste en mal de recherches épidémiologiques. Il est cependant toute une classe d'indigènes qui paraissent avoir une opinion bien nette sur la contagion dans certaines affections :

En janvier 1916, nous avons eu l'occasion de rencontrer un fonctionnaire de 48 ans de race Kuoy, Balat ¹³ depuis de longues années à [219] Mélouprey. Il est à Mélouprey d'où sa famille est originaire. Nous pensions nous faire auprès de cet homme une opinion définitive sur les croyances à la contagion dans sa région. Hélas !...

Voici notre conversation :

D. — « Quelles sont les maladies qui sont dites contagieuses ? »

R. — « Le choléra, la lèpre, la tuberculose, celle-ci pour les enfants seulement. »

D. — « C'est tout ? »

R. — « C'est tout ».

Nous lui fîmes demander : « Alors, pour vous, la variole n'est pas contagieuse ? »

R. — « Oh, si, elle est très contagieuse, mais pas de la même manière. Comme la variole, il y a la rougeole, la scarlatine, la varicelle et la dengue. Pour celles-là, on peut être contaminé sans même toucher le malade.

D. — « Et la gale ? »

R. — « La gale est comme les tricophyties ¹⁴. Pour en être atteint, il faut absolument toucher les malades, coucher sur leurs nattes, vivre avec eux ».

Après un instant de réflexion, il ajouta : « J'ai oublié de citer le « Dambau Pok » (ulcérations syphilitiques), le Dambau Ngéa » (pian), le « Ham Prey » (?)

D. — « Vous me dites que la lèpre et le choléra sont des affections contagieuses : j'ai cependant bien souvent entendu dire le contraire. »

R. — « C'est la vérité, mais ceux qui disent cela sont des ignorants. Quant à nous, fonctionnaires, nous savons que ces affections sont contagieuses, parce que l'Administration nous l'a dit et nous a, par écrit, recommandé de boire de l'eau bouillie pendant les épidémies de choléra et d'éloigner les lépreux des routes ».

L'interprète qui nous assistait hésitait à traduire ; et, nous sommes absolument certains que s'il n'avait pas su que nous comprenions nous-même les paroles du Balat, la traduction qu'il nous en aurait faite nous aurait autorisé à considérer ce brave fonctionnaire comme un contagioniste véritable, alors que nous n'avions affaire qu'à un contagioniste administrativement convaincu.

[220] Sous cette pression de l'Administration bienveillante, des 4 lépreux survivants de Thméa au début de 1916, trois ¹⁵ furent, conformément à une circulaire prescrivant l'éloignement des lépreux des routes, éloignés du village, et par là, de la grande route qui va de Thalaborivat à Chéam-Khsan. Ces malheureux furent véritablement chassés en forêt, sans ressource aucune, et à peu près abandonnés. L'un d'eux y mourut de faim ou dévoré par quelque fauve. Les 2 autres ont des parents à Thméa ; l'un y est

¹³ Balat : sous gouverneur.

¹⁴ En cambodgien Srêng : l'indigène distingue nettement l'herpès circiné commun, Srêng, du Tokélau qu'il appelle Srêng Chuvéar, mot à mot, Srêng malais.

¹⁵ La femme Mao ne fut, en réalité, jamais sévèrement isolée ; c'est elle qui portait en forêt la nourriture nécessaire à, son père Méas.

arrière grand-père. À la suite de la disparition énigmatique du premier lépreux, nous avons demandé aux habitants de Thméa s'ils consentiraient à rappeler près d'eux les deux autres. Ils nous répondirent tous catégoriquement non.

Que cette réponse soit celle d'administrés dociles et respectueux des arrêtés, ou celle de gens heureux de s'être débarrassés d'individus encombrants et repoussants, ou celle d'hommes gagnés aux théories prophylactiques, ou voulant paraître l'être, il n'en reste pas moins vrai que cette mesure d'isolement obtenue par la violence, fut alors acceptée de bonne volonté, en attendant qu'elle soit peut-être un jour imposée par le village lui-même, à ceux de ses membres qui deviendraient lépreux.

Il n'y a pour le moment aucune déduction étiologique à tirer de ce changement dans les mœurs. Il est possible que les Kuoys de Thméa aient imité leurs cousins Khas, qui, connaissant la lèpre depuis longtemps, n'ont pas attendu l'ordre de l'*alma mater* administrative pour isoler leurs malades.

Il n'y a pas non plus à compter sur les théories plus ou moins fantaisistes des indigènes pour expliquer l'éclosion, l'évolution, le rayonnement de ce foyer de lèpre. C'est l'examen des faits qui seul, peut fournir une opinion.

Ainsi que nous l'avons établi, il n'y avait pas eu de lèpre à Thméa avant l'arrivée d'un individu étranger au pays, mais non à la tribu. Cet individu venait de Anlong-Chrey où l'on nous a affirmé qu'il n'y avait jamais eu de la lèpre, si ce n'est un cas, mais 20 ans après la mort de Ta-Kèò, cas qui ne saurait être la cause mais pourrait être la conséquence du cas Ta-Kèò. Pas de lèpre donc à Anlong-Chrey avant Ta-Kèò, pas de lèpre non plus à Thméa avant lui. Le milieu quel qu'il soit ne peut pas être incriminé ; d'ailleurs, il varie complètement d'Anlong-Chrey à Thméa. Anlong-Chrey est sur un [221] plateau sans rizières, Thméa dans un bas-fond au milieu des rizières. En outre, puisque les villages voisins ne sont pas contaminés bien que leurs habitants se nourrissent exactement de la même manière que ceux de Thméa, la question alimentaire est aussi à éliminer. Reste la possibilité d'une contagion par les fréquentes relations qu'avaient les habitants de Anlong-Chrey avec le Siam et les régions du Tonlé-Sa ¹⁶. C'est peut-être de ces fréquentations que relève le cas de Ta-Kèò.

Ta-Kèò infecté vit très probablement sa lèpre éclore à Thméa, quelques années seulement après son arrivée. Le milieu tel que nous l'avons décrit put alors intervenir pour favoriser l'extension de la lèpre : misère, mauvaises conditions hygiéniques et surtout surpeuplement, peuvent être des causes invoquées, peut-être aussi la situation géographique de ce village établi dans un bas-fond, adossé à un plateau couronné de forêts, mais comme causes favorisantes seulement, ainsi que le prouve l'absence totale de lèpre en cette région avant l'arrivée de Ta-Kèò.

Plusieurs cas apparurent ensuite, 7 ans environ après, c'est-à-dire le temps nécessaire à l'incubation habituelle de la maladie. On ne prenait, bien entendu, aucune précaution d'isolement ; les lépreux vivaient de la vie commune, partageant travaux, nattes et repas. Le nombre toujours croissant des cas nouveaux amène le chef Mao à disperser son village. Certains éléments gagnent le plateau, d'autres la rizière ; changement de milieu, habitants différents, lèpre quand même. Abandon d'un puits aussi vieux que les plus vieilles maisons de Thméa, lèpre encore, lèpre toujours, comme si quelque mauvais génie poursuivait de sa malédiction ce village jusqu'à lui interdire toute alliance avec les villages voisins, fussent-ils de la même tribu, tout cela parce que l'on n'y prit pas la précaution de pratiquer l'isolement du lépreux.

Nous trouvons en effet dans les archives qu'il y avait à Thméa, en 1900, 20 lépreux dont 14 hommes et 6 femmes. Deux hommes travaillaient, c'est-à-dire participaient aux travaux communs ; un autre vivait du produit de la location de sa charrette, c'est-à-dire que les outils de travail appartenant à des lépreux devenus invalides servaient aux personnes saines ; deux autres vivaient de mendicité, c'est-à-dire frappaient à toutes les

¹⁶ Exportation vers le Tonlé-Sap par Kompong-Thera de torches, cire, etc.

portes. Tous enfin, dit le rapport, vivaient en famille. La promiscuité entre lépreux et hommes sains était telle et le nombre des lépreux si grand qu'un confrère passant à Thméa en fit un village de lépreux.

Au lieu de la régression de la lèpre que nous constatons actuellement à Thméa, quelle progression ne devrions-nous pas y trouver, avec tous [222] les mariages consanguins imposés à ces gens qui ne peuvent se marier qu'entre eux, si la lèpre était héréditaire !

Parmi les cas de lèpre qui suivirent l'arrivée de Ta-kèo à Thméa, plusieurs se produisirent dans la même famille, frappant deçà-delà certains membres, en épargnant d'autres, si bien qu'un commentateur non averti pourrait aisément invoquer le facteur hérédité. L'imprécision des documents officiels permet d'ailleurs cette méprise ; en les interprétant en dehors de tout contrôle, on peut dire : X, lépreux, fils de Y lépreux et de Z lépreuse, ne peut être lépreux qu'héréditairement. Une enquête faite sur place et minutieusement suivie ne permet pas ce raisonnement simpliste. Ces cas en apparence héréditaires ne sont que des cas de contagion familiale comme nous pouvons nous en rendre compte par l'étude des trois familles Prom, Méas et Sok. [...]

.....
[224] Est-ce là enfin le cas d'hérédité indiscutable depuis si longtemps recherché ?

Hélas ! non. — À Phnom-Lompouk où la mère de Tep avait été reléguée, vivait, ainsi que nous l'avons vu, un ami de Tep, un camarade de jeux du nom de Chey, exactement du même âge que lui. Chey devint lépreux à Phnom-Lompouk, bien qu'il n'y eut aucun lien de parenté entre les deux amis et qu'il n'y eut pas de lèpre dans sa famille.

Son cas ne peut être imputé qu'à la contagion simple ; sa présence comme « témoin » dans cette famille de lépreux vaut presque une expérience scientifique et nous donne le droit de considérer le cas de Tep comme un cas de lèpre par contagion familiale.

Pour Sok et Néang Char, père et mère de Tep, il faut encore faire remarquer qu'ils sont nés avant l'apparition de la lèpre à Thméa et que leur cas relève encore par conséquent de la contagion simple.

À la contagion simple doivent encore se rattacher tous les cas des individus nés avant 1852, c'est-à-dire les numéros 5, 6, 8, 10, 11, 15, 17, 19, 21, 26, 34.

Sans doute les partisans irréductibles de l'hérédité argueront de la possibilité d'une lèpre discrète, atténuée, en puissance, si l'on veut, dans le cas de Prom qui, devenu lépreux en 1885, avait donné le jour en 1879 à Nguon et en 1881-82 à Kong, ou feront un prédisposé de Tep né de père et de mère lépreux, mais leurs arguments ne peuvent résister à l'éloquence des faits dont nous avons été souvent les témoins à Thméa.

D'ailleurs, chez Méas, Chrey, Prom, et, d'après eux, chez la grande majorité des lépreux de Thméa, la lèpre débuta comme une fièvre bénigne quelconque. Avant l'apparition des localisations cutanées, cette fièvre du début que l'on pourrait appeler « fièvre lépreuse », s'est toujours accompagnée d'un violent coryza, d'une espèce de jetage comme si la porte d'entrée du bacille eut été les voies respiratoires.

Enfin tout dans la maison, tout dans le village, l'un et l'autre surpeuplés, plaide en faveur de la contagion ; bien plus, tout y est un défi aux contagions les plus rebelles. Quel est en effet, pour faire plaisir aux étiologistes les plus transcendants, le milieu qui manque dans ce village ou dans cette maison ? Même si l'on démontrait que le bacille de Hansen est uniquement l'ami des sols marécageux, comment ne pas croire que le village en apparence le plus sec puisse ne pas en être infecté, en voyant, chaque soir, le retour au parc des buffles vautrés à toutes les fanges ? S'il est besoin d'un insecte suceur ou piqueur comme vecteur ou hôte intermédiaire, comment ne pas le trouver ici ? La brousse enserre [225] le village : les insectes qui sont pourvus d'ailes n'ont qu'à les ouvrir et la curée commence. Les autres, les locataires des vieux débris, punaises, cancrelats, termites, fourmis de toutes tailles et de toutes couleurs, scorpions, scolopendres, y trouvent leur paradis, à côté des puces, des tiques, des sangsues, etc...

etc... ; un naturaliste trouverait certainement chez les hôtes de ce village ou de cette maison, animaux domestiques, bœuf, buffle, chien, porc, ou animaux sauvages, du pangolin à la civette en passant par le cerf, le sanglier, le paon, sans oublier le rat palmiste et l'inévitable singe, les spécimens les plus rares de cette faune parasite apte à toutes les contaminations.

Chaque village, si ce n'est chaque maison, offre aux microbes les plus délicats, les milieux de culture des plus succulents en même temps que les plus complexes, bien supérieurs assurément à ceux que nous préparons par empirisme, avec des tâtonnements d'enfants curieux et il y en a pour aérobies comme pour anaérobies.

Il faut avoir connu comme nous le vieux Méas et la sanie que pleuraient ses ulcères à chacun de ses mouvements, pour s'imaginer ce que pouvaient contenir et entretenir de bacilles les lattis de sa pailote, ses nattes, jusqu'aux langes de son dernier arrière-petit-fils que sa petite fille mettait chaque jour dans ses bras, afin qu'il put encore une fois l'admirer dans la dernière lueur de ses yeux presque éteints, tout ce qui l'entourait en un mot et qui créait autour de lui ce milieu familial où la contagion la plus difficile à se produire devient fatale.

*
* *

Et l'histoire de ce petit coin du Cambodge n'est en somme que l'histoire de tous les foyers lépreux dont l'origine a pu être observée par des médecins. — Elle est calquée sur celle de la Nouvelle-Calédonie, de Haïti, des Guyanes, etc... Elle prouve surabondamment que le Cambodge n'est pas plus privilégié que tout autre pays, et que dans ce pays comme tous les autres, il faut qu'il y ait importation de la lèpre par un lépreux pour que la lèpre puisse y apparaître.

Suite :
SIXIÈME PARTIE
PROPHYLAXIE (Essais)
Historique des origines à la création de la léproserie de Troeng.

Nos concitoyens
(*Le Courrier de La Rochelle*, 20 décembre 1922)

Nous apprenons avec plaisir que l'Académie de médecine vient de décerner le prix Zebracco à notre concitoyen le Dr H. Baisez, médecin major colonial, pour son « Étude critique de la lèpre au Cambodge et en Indo-Chine depuis son origine », en collaboration avec le docteur Menaut, médecin de l'Assistance en Indo-Chine.
